

Vie des arts

Goya. L'ultime valse

Jacques-Bernard Roumanès

Volume 46, numéro 185, hiver 2001–2002

URI : id.erudit.org/iderudit/52938ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN 0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roumanès, J. (2001). Goya. L'ultime valse. *Vie des arts*, 46(185), 48–49.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

L'ultime valse

*« La fantaisie, sans la raison,
produit des monstruosités;
unies, elles enfantent les vrais artistes
et créent des merveilles. »*

Goya, *Le sommeil de la raison...*

Un couple espagnol enchaîné hurle au centre de la gravure de Goya. La jeune femme tire vers l'avant en se débattant de toutes ses forces. L'homme, son mari, s'emporte vers l'arrière avec au moins autant de violence. Visiblement, chacun cherche désespérément à se soustraire à la folie de l'autre. N'y a-t-il personne qui puisse nous délivrer les uns des autres, interroge la légende? Le poignard du burin clouant la sottise au papier, à la manière des enfants lorsqu'ils épinglent des insectes pour mieux les voir continuer à marcher longtemps, longtemps, sans comprendre que c'est vers la mort qu'ils les font marcher à douleur, dans la lente et terrifiante souffrance d'un silence absurde. Hypocrisie des valeurs, fausse monnaie de superstition religieuse, impuissance de la médecine, mensonges de l'ordre établi, autant de sottises! Autant de crimes contre la raison et, infamie des infamies: la guerre. Mais la sale guerre... Pas le triomphe conquérant ou l'héroïsme des défenseurs, encore moins la palme promise aux martyrs. Non. La guérilla espagnole c'est celle, nouvelle, moderne, qui va révéler la barbarie mutuelle des tortionnaires et la sauvagerie réciproque des bourreaux dans un fleuve d'images dont le luxe des détails est mis en scène avec une sobriété jusqu'alors inconnue: une poignée de personnages accordés à une légende sur un fond en à-plat. C'est tout. Pas de perspective. Pas de fuite possible en avant ni dans aucun arrière-fond. L'œil est écrasé à la surface du regard de Goya. Ainsi le veut l'économie nouvelle, parce qu'universelle, de la bêtise humaine.

Un couple enchaîné hurle au centre de l'actualité. Le chef de la Maison Blanche marié image par image au chef du réseau terroriste al-Qaïda. Chacun cherchant visiblement à ne pas tomber sous les coups de l'autre. Qui aurait pu prévoir pareille fatalité? Accouplement si monstrueux? L'Orient et l'Occident se subissant mutuellement jusqu'à la folie des folies: la guerre.

N'y a-t-il personne qui puisse les délivrer l'un de l'autre? La vision des tours poignardées asphyxie la conscience critique, mais la peur étend le linceul du doute bien au-delà du sommeil de la raison.

Un couple déchaîné tourne autour du centre de l'histoire. Sainte. Sans parvenir à s'atteindre. Ni à s'enchaîner. Le premier ministre d'Israël et le chef de l'État palestinien. Tout autour d'eux, une nuée de couples tournoient et flamboient comme des torches, de désastre en désastre. C'est l'ultime valse de l'histoire. L'apocalypse.

Le légendaire celtique relate que l'un des pires supplices infligés par l'armée romaine consistait à lier inséparablement deux prisonniers l'un à l'autre et à tuer l'un des deux. L'autre recevant sa mort de la mort du premier tué... Voilà l'illusion et ce qu'il en coûte, de tuer l'autre devant soi – ou en soi – à vouloir, ici le mondialiser, ou là, la voiler. Qui peut prétendre survivre seul?

Faut-il pousser plus loin la métaphore? Ou l'image, cette fois, suffit-elle? □

Jacques-Bernard Roumanes

Francisco Goya
N'y a-t-il personne qui nous délie ?
Pl. 75
Eau-forte et aquarelle brunie
215 X 150 mm



¿No hay quien nos desate?